

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

Corinthe est aujourd'hui la première ville de la Grèce, elle brillait déjà dans l'antiquité par toute sorte de distinctions et d'avantages; cette ville l'emportait même sur toutes les autres par les richesses de ses habitants : aussi l'un des écrivains grecs appelle-t-il cette contrée l'Opulente. Elle est située dans l'isthme du Péloponèse, et par là même se prête admirablement aux opérations du commerce. Les rhéteurs et les philosophes y fourmillaient; l'un de ceux qu'on a nommés les Sept Sages était l'enfant de cette cité. Ce n'est pas, certes, par ostentation ni pour faire parade de science que nous le disons; à quoi bon le savoir ? Mais cela nous est utile pour l'intelligence de l'Épître. Paul a beaucoup souffert dans cette ville; là le Christ lui apparut et lui dit : «Ne garde pas le silence, parle, parce que j'ai dans cette ville un grand peuple.» (Ac 18,9-10) Il y séjourna deux ans. C'est encore là que fut chassé ce démon qui fit tant de mal aux Juifs quand ils l'eurent adjuré; c'est dans cette même ville que des hommes touchés de repentir brûlèrent des livres de magie, estimés cinquante mille deniers; enfin c'est là que Paul, solennellement condamné par le proconsul Gallion, fut battu de verges. Voyant que cette grande et populeuse cité, non moins importante par les arts que par l'opulence, la première alors de la Grèce, car Athènes et Lacédémone, dépouillées de leur antique pouvoir, étaient misérablement déchuës; voyant donc que cette ville a reçu la vérité, que les Corinthiens ont de grand cœur accueilli la parole divine, que fait le démon ? Il jette la division parmi eux, sachant bien que le plus puissant empire, s'il est divisé en lui-même, ne saurait subsister. Le moyen de dresser ce piège, il le trouva dans les richesses mêmes et la culture intellectuelle des Corinthiens. C'était une double source de factions; quelques-uns se mettaient de leur propre mouvement à la tête de la multitude, qui se partageait entre ces ambitieux, se donnant aux uns parce qu'ils étaient riches, ou bien aux autres parce qu'ils étaient savants et plus en état de l'instruire. Avec un tel concours ils pouvaient se vanter de parler plus longtemps que l'Apôtre; ce qu'il semble indiquer lui-même : «Je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes avancés dans la spiritualité.» (1 Cor. 3,1) Ce n'était pas pénurie chez le maître, c'était faiblesse de leur part s'ils n'en entendaient pas davantage; il l'insinue encore : «Vous êtes devenus riches sans nous.» (1 Cor 4,8) Or, ce n'était pas un léger malheur, c'était bien la chose la plus funeste, que l'Eglise fût ainsi divisée.

A cela s'était joint un autre crime : un homme vivant mal avec sa belle-mère, non seulement ne s'était pas corrigé, mais encore formait des réunions et soufflait d'orgueilleuses pensées à ceux qui marchaient à sa suite. Voilà pourquoi l'Apôtre dit : «Et vous êtes enflés d'amour-propre, et vous n'avez pas plutôt gémi ? (1 Cor 5,2) Ajoutez que plusieurs qui comptaient parmi les parfaits, ne craignant pas de manger, poussés par l'intempérance, de ce qu'on avait offert aux idoles, et de s'asseoir aux tables dressées dans les temples, achevaient de tout ruiner. D'autres, ayant des contentions et des procès touchant des intérêts terrestres, en appelaient à la décision des tribunaux extérieurs. Il y en avait qui étalaient de longues chevelures, que Paul veut leur retrancher. Encore un travers qui n'était pas médiocre : plusieurs mangeaient à part dans les Eglises, sans rien donner aux indigents. Ils péchaient encore en ce que, ayant une haute idée des ministères sacrés, ils étaient jaloux les uns des autres; et rien ne causait de plus grandes divisions dans l'Eglise. Le dogme de la résurrection n'était pas en outre solidement établi chez eux : infectés qu'ils étaient des vieilles rêveries grecques, plusieurs n'admettaient pas d'une manière absolue que les corps dussent ressusciter un jour. Tout cela provenait des extravagances de la philosophie, la mère de tous les désordres, ils avaient puisé l'esprit de division dans l'école de leurs philosophes. L'amour de la domination et de la vaine gloire, en effet, avait toujours excité parmi ces derniers des luttes implacables chacun d'eux attaquait ses devanciers et voulait substituer des doctrines nouvelles aux doctrines connues. Or, il en était ainsi parce qu'ils ne reconnaissaient d'autre guide que leur propre raison.

Les Corinthiens avaient écrit à Paul par Fortunat, Achaïeus et la femme Stéphanie; c'est par les mêmes qu'il leur envoya son Épître. Il l'indique à la fin, sans les nommer tous, mais en parlant du mariage et de la virginité. Il fait allusion à leur lettre quand il dit : «Concernant les choses dont vous m'avez écrit.» (1 Cor 7,2) Il est vrai qu'il fait rentrer dans la sienne les choses dont on ne lui avait pas écrit avec celles dont on lui avait écrit; car il était exactement informé de tous leurs vices. Avec son Épître, il leur envoie Timothée, persuadé sans doute que sa parole écrite aurait une grande action sur eux, mais aussi que la présence du disciple y ajouterait beaucoup. Comme les téméraires qui avaient divisé l'Eglise, ne voulant pas être jugés après avoir agi par ambition, cherchaient à couvrir leur convoitise de spécieux prétextes de la supériorité de leur enseignement, et même de leur conduite, Paul attaque avant tout le

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

mal sur ce point, et veut détruire les dissentiments jusque dans leur racine, parlant avec une complète assurance, avec une entière liberté. Plus que tous les autres, les Corinthiens étaient ses disciples, et c'est pour cela qu'il leur dit : «Si je ne suis pas un apôtre pour le reste des fidèles, je le suis certes pour vous; vous êtes vous-mêmes la preuve authentique de mon apostolat.» (1 Cor 9,2) Ils étaient néanmoins plus faibles que les autres, ce qui lui fait dire : «Je ne vous ai pas parlé comme à des hommes avancés dans la spiritualité; vous ne pouviez pas entendre ce langage, et vous ne le pouvez pas même à présent.» (Ibid., 3,1-2) Il s'exprime de la sorte pour qu'on ne s'imagine pas qu'il se renferme uniquement dans le passé. Vous «ne le pouvez pas même à présent.» Du reste, il est à croire que tous n'étaient pas corrompus, et que là se trouvaient de véritables saints. Il le fait entendre vers le milieu de l'Épître : «Quant à moi peu m'importe d'être jugé par vous ... Ces choses, je les ai manifestées en moi, ainsi qu'Apollo.» (Ibid., 4,3-6)

Comme l'orgueil était donc la source de tous les maux, avec l'opinion avantageuse qu'ils avaient de leur science, Paul fait d'abord disparaître ce premier mal, et commence en ces termes.